

Sur le chemin des délices

SABINE HAUPT

Le cheval me pousse au trot, a-t-elle dit. Avec son corps. Avec son corps, il me pousse au trot. Tout en parlant, elle balançait légèrement ses épaules d'avant en arrière, de haut en bas, puis à nouveau: d'avant en arrière. Que voulait-elle dire en fait? Peut-être est-ce juste que les expressions allemandes liées au cheval ne lui sont pas tellement familières, peut-être voulait-elle dire que quelque chose la tarabustait ou l'incitait à bouger? Peut-être le désir d'avoir un cheval à elle? Chez les jeunes filles, c'est une chose assez répandue, en somme. Et de tels lapsus apparaissent quand le désir est refoulé ou réprimé. Oui, ce serait une explication, bien sûr. La littérature psychologique fourmille d'exemples de cas de ce type, tout ne se laisse pas sublimer avec subtilité. Moritz aussi disait toujours cela quand il avait encore son propre cabinet. Mais peut-être existe-t-il également chez les jeunes Turques qui sont nées ici et qui parlent l'allemand comme leur langue maternelle des sortes de jeux de mots involontaires, des associations verbales inconscientes et incontrôlées, même en allemand?

La phrase énigmatique de Dilek sur les chevaux me rappelle une nouvelle que j'ai lue il y a bien des années et qui m'avait beaucoup impressionnée. Ce devait être une auteure valaisanne. Il était question d'une jeune fille sur un cheval blanc. Et il y avait quelque chose de tendre et de nostalgique, d'onirique dans ce texte, mais aussi quelque chose de sauvage et de dur, sans que l'on eût pu dire avec précision ce qui fondait cette impression, peut-être était-ce le rythme de la langue ou peut-être aussi seulement la soudaineté avec laquelle les images émergeaient des phrases. C'était un texte mystérieux, presque inquiétant, cela je le sais encore. Peut-être Dilek apprécierait-elle l'histoire de la jeune fille sur un cheval blanc. Peut-être devrais-je trouver le livre pour elle et le lui prêter? L'histoire est brève, même quelqu'un qui n'a pas l'habitude de lire devrait y arriver.

La jeune fille sur son cheval passa le pont. «Comme c'est dommage, aucune ville en Valais n'est bâtie sur le fleuve.» Elle suivit un moment la grand-route, se jeta en pensée dans l'eau verte, d'où surgissaient des roches jaunes. Elle releva la tête: «Toutes les villes l'ont fui, elles en avaient peur... comme j'ai peur de l'amour.» Elle eut un sourire désespéré en caressant la crinière de sa monture, une forte jument blanche tachetée de noir. «Ses grains de beauté...» Un camion arrivait. La jument aussi était craintive.

Avec son corps, avait dit la mère quand les deux étaient arrivées pour la première fois dans mon cabinet, avec son corps elle fait des choses tellement bizarres. Il y a quelque chose qui n'est pas normal avec son corps. Elle se faisait du souci pour sa fille. Dilek a quinze ans et un beau corps. Un corps aux beaux mouvements fluides, aux gestes harmonieux et délicats. La plupart du temps elle me regarde longuement, muette et comme étonnée, quand je lui pose une question. Je dois souvent lui proposer plusieurs réponses à choix, pour qu'elle dise au moins quelque chose. Le procédé n'est pas optimal, j'en suis consciente. Mais que faire quand elle reste ainsi muette, assise en face de moi et que nous avons déjà parlé x fois de ses hobbies, qui n'existent pas en réalité, ou de ses copains et copines, qui n'existent pas vraiment non plus? Je ne peux pas la renvoyer chaque fois simplement à la maison avant l'heure, comme Lacan le faisait avec ses patients. Il n'avait pas à s'occuper de jeunes Turques, à l'époque, à Paris, lui!

[...]

C'est particulièrement pénible lorsqu'elle prie, a raconté Onur, la mère. Sa fille se contorsionnait de manière tellement bizarre, comme si elle était en train de perdre son équilibre. Mais quand j'ai demandé à Dilek si elle avait des vertiges, elle a dit que non. Elle avait juste parfois l'impression de manquer d'air. Sa gorge était comme ficelée, et elle éprouvait souvent le besoin de crier, mais ne parvenait pas à sortir le moindre son. Après cela, elle avait tremblé des heures pendant bien des jours, pas seulement en priant. A l'école, ses notes avaient beaucoup baissé, elle n'arrivait simplement plus à se concentrer. Elle craignait que ses parents ne la retirent de l'école et l'envoient en Turquie, si elle ne passait pas sa dernière année. Ce n'est vraiment pas normal, dit la mère, qu'à son âge Dilek ne porte toujours pas le foulard, elle-même n'avait commencé à le porter qu'au début de la trentaine, mais aujourd'hui, les temps étaient plus stricts qu'autrefois, et il

fallait s'adapter. Mais je devais d'abord guérir Dilek, pour qu'elle puisse de nouveau prier décemment.

[...]

Le cheval doit arrêter de bouger, avait soudain dit Dilek après quelques semaines. Je ne veux plus être obligée d'y penser. Ôte-moi ça de l'esprit, s'il te plaît, ôte-moi ces pensées. Chaque fois que je me mets à genoux, le cheval est là. Je n'ai pas tout de suite compris ce qu'elle voulait dire. C'est seulement après deux nouvelles séances que j'ai appris qu'elle avait des fantasmes sexuels lorsqu'elle était agenouillée et priait. Elle voyait toujours ce truc des hommes, et il ressemblait tellement à celui qu'elle avait vu alors, à l'écurie, si sombre et si grand qu'elle n'avait pu le quitter des yeux pendant un long moment. Elle ne voulait pas porter le foulard, parce qu'elle aimerait en fait devenir mannequin, du moins comme à-côté. Mais on ne peut pas faire cela si on porte le foulard. Elle préférerait s'afficher «les cheveux au vent», plutôt que «voilée» comme sa mère et sa sœur.

[...]

Cette main, ce soleil à cinq branches qui s'est levé devant elle et qui l'a arrêtée, à qui appartient-elle? A un homme. Il est debout devant elle, le visage offert et il la regarde durement. Avec amour. La jument hennit. Mais lui, il la tient ferme par le mors. La jeune fille pense que son bonheur sur la terre serait d'obéir à cet homme.

Une fois, tout au début de la thérapie de Dilek, j'ai aussi parlé avec son père. Çagatay est un bel homme fier, il est né et il a grandi à Saint-Gall, c'est un musulman pratiquant. Il est venu seul jusque dans mon cabinet, n'est pas resté longtemps et semblait s'intéresser à mon aquarium. Ses enfants sont des êtres bons, n'a-t-il cessé de dire, prêts à rendre service, travailleurs, hospitaliers, pas comme ces ratés qui partent en Syrie et en Irak à présent pour couper la tête à des étrangers. Le «djihad» c'est tout autre chose, a-t-il dit, c'est la guerre sainte contre soi-même, la lutte contre ses propres vices et ses faux désirs, le dépassement de son propre «cochon». Je devais certainement le connaître aussi, celui-là. Tous les êtres humains ont à faire avec leur propre cochon intérieur. – Oui, bien sûr que je le connais, ai-je dû avouer. Aujourd'hui on ne prend plus tellement au sérieux ce genre de sentence qui vous vient de l'enfance, mais dans la bouche de ce musulman attirant, le cochon s'est tout à coup présenté à moi avec beaucoup de force. Après cela, je me suis parfois demandé si le cochon de Çagatay et le cheval de Dilek étaient peut-être apparentés.

[...] Quand je pense au trip-trap solitaire de Dilek et comme il serait simple de la guérir, si seulement je pouvais lui donner l'autorisation d'enfourcher le cheval et de partir, tout de go. Comme dans l'histoire de la Valaisanne. Lâcher prise, partir, jusqu'à ce qu'un homme vienne, la trouve et l'attache, se l'attache, je veux dire. J'aimerais mieux obéir à un homme qu'à mes parents, a dit Dilek lors de la dernière séance. Je crois que je dois penser moins haut. Assez bas pour qu'elle entende ses propres pensées.

L'homme a l'air d'un paysan, Il arrache une brassée d'herbe des steppes et en essuie la jument avec une brusque douceur. Les grands yeux noirs de la jument roulent sous sa crinière frisée. Il dit encore: «On dirait une jeune fille changée en cheval.» Elle sourit. – Mais tout devient noir. Il n'y a plus de soleil. Il n'y a pas d'homme.

Nos yeux sont directement reliés à notre cerveau. C'est pour cela que nous commençons toujours par nous regarder dans les yeux afin de savoir ce que l'autre veut dire et pense. Parfois Dilek lève les yeux quand je la regarde. Elle a encore peur du trip-trap impératif des chevaux. Mais le sombre étalon et la jument blanche tachetée de noir sont comme des totems d'une ethnie inconnue, des génies et des esprits protecteurs dont les noms sont encore secrets, qui doivent peut-être d'abord être inventés. La métamorphose: tel est le mot-clé. Pour Dilek aussi. Mort et renaissance, et toute la magie animiste qui va avec. Dans le miroir d'une histoire.

La jeune fille pensa qu'elle allait peut-être mourir et elle se dit que c'était bien.

Oui, je trouverai ce livre pour Dilek. Le cheval blanc est l'esprit protecteur des jeunes filles. Je lui raconterai cela. Et après, quand elle me regardera d'un air interrogateur, je lui dirai que je n'ai pas encore la réponse.

Extrait de «Auf dem Weg der Freuden», traduit de l'allemand par Ursula Gaillard, à paraître dans la revue «Viceversa littérature» n°9.

Les passages en italique sont tirés de S. Corinna Bille, «La jeune Fille sur un Cheval blanc», in *La Demoiselle sauvage*. Nouvelles, Editions Bertil Galland. Lausanne 1974, pp. 93-97.

bio

Sabine Haupt, née en 1959 à Giessen (Allemagne), vit en Suisse romande depuis 1980. Elle est auteure, journaliste et professeure de littérature générale et comparée à l'Université de Fribourg. Son nouveau recueil intitulé *Blaue Stunden. Kleine Quadratur der Liebe* («Heures bleues. Petite quadrature de l'amour») vient de paraître aux Editions Offizin, à Zurich. Il contient 49 nouvelles, agencées en quatre chapitres, qui mélangent écriture réaliste, essai et lyrisme pour parler d'expériences amoureuses quotidiennes ou extraordinaires. Avec humour et (auto-)ironie, l'auteure nous présente son regard sur les hommes et les femmes, et sur la société.

Le texte que nous publions ici a été écrit pour le 9^e numéro de la revue *Viceversa littérature*, «Un bestiaire suisse», en librairie à partir de mi-mai. Placé sous le signe de l'animalité, ce numéro de *Viceversa* laisse proliférer chiens, chats, rats, vaches, truies, chevaux, rhinocéros, oiseaux et petites souris, en suivant le regard vagabond de Jean-Marc Lovay, l'écriture effilée d'Eleonore Frey, la musicalité d'Anna Felder ou encore en plongeant au cœur du «bestiarium» foisonnant de Leo Tuor. Sans oublier le cahier d'inédits où se rencontrent des bêtes chimériques, poétiques ou familières. RGT

photo DAVID GAGNEBIN-DE BONS



biblio

Blaue Stunden. Kleine Quadratur der Liebe

Nouvelles, Zurich, Offizin, 2015.

Eunuchenglück

Nouvelles, Berlin, Eissbär-Verlag, 1994.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Fondation CÉrtli, de la Ville de Genève (département de la Culture) et de la République et canton de Genève.